

Pauline Duarte dirige le label Epic Records depuis juillet 2020.

Pauline Duarte : «C'est la diversité du rap qui est belle»

Crise du disque, symbole d'inclusivité et rap post MeToo: retour sur la culture hip-hop au travers du riche parcours de la directrice du label Epic Records.

Recueilli par
MÉLANIE MENDELEWTSCH
Photo **AGLAE BORY**

Si son patronyme et son visage juvénile sont encore inconnus du grand public, ils font l'unanimité chez les fans de rap. Nommée directrice d'Epic Records à l'âge de sa quarantaine, Pauline Duarte est la première Française noire à diriger un label musical. Devenue une inspiration majeure pour les dizaines de milliers de mélomanes qui suivent ses saillies pleines d'autodérision sur les réseaux sociaux, cette figure puissante de l'industrie musicale a même eu les honneurs de *Variety*, la bible américaine de l'entertainment. Dans son bureau de chez Sony aux murs tapissés de disques d'or, elle se confie à *Libération*.

Dans quelles circonstances avez-vous découvert la culture hip-hop ?

Je suis d'origine cap-verdienne, et la musique a toujours fait partie intégrante de notre culture. J'ai grandi avec les disques de Cesaria Evora aussi bien qu'avec ceux d'Elvis Presley ou de Julio Iglesias, dont mon père était fan. Je suis la dernière d'une famille de quatre enfants, la découverte de la culture rap s'est faite via mes grands frères. Mon frère aîné écoutait beaucoup de Bob Marley, le deuxième était fan de Lenny Kravitz, et le troisième d'entre eux écoutait N.W.A et Public Enemy à fond. Mais au-delà de cet héritage fort, j'ai toujours aimé la musique dans toute sa diversité, de Jay Z à Céline Dion !

Votre frère Gilles Duarte, plus connu sous le nom de Stomy Bugsy, a contribué à pro-

pulser le rap français à grande échelle. Quel rôle a-t-il joué dans votre éveil musical ?

Mon grand frère est mon premier mentor. Je l'ai vu partir de rien, gravir les échelons et devenir une star, il est pour moi un modèle de réussite, une sorte de rêve américain ! Nous n'avions aucune connexion dans le milieu artistique, on vivait à Sarcelles puis porte de la Chapelle, ma mère était femme de ménage et mon père ouvrier. Nous sommes une famille modeste mais nous avons grandi avec des valeurs de travail très ancrées. Lors de ses premiers freestyles chez Radio Nova, j'avais neuf ans et j'étais chargée de guetter devant la stéréo pour enregistrer son passage sur des cassettes. Son ascension m'a inspirée.

Comment cet amour de la musique s'est-il mué en plan de carrière ?

Dès l'âge de 15 ans, j'ai su que je voulais travailler dans ce milieu. La révélation a eu lieu lors d'un tournage de clip où mon frère m'avait embarquée. J'ai réalisé qu'autour de lui gravitait toute une armée de personnes indispensables au résultat final. Sur ce tournage, je rencontre aussi son chef de projet, Jean-Charles. Il travaillait chez Columbia à l'époque, au sein de Sony Music. Je le revois à plusieurs reprises, sur des concerts, à la maison de disques. Ça parle stratégie, marketing, et je me dis c'est ce que je veux faire, être chef de projet. Pendant mes études, je me suis ensuite familiarisée avec les notions de production, d'édition, tout le travail à faire sur les tournées.

Comment votre carrière a-t-elle évolué ? La musique, c'était une passion, j'ai décidé de la transformer en compétence et d'en faire mon métier. J'ai d'abord fait un stage chez

Sony, aux côtés de Jean-Charles. J'ai connu le labeur de tout stagiaire, les premiers jours on m'a chargée de coller 1500 stickers sur des albums de Yannick Noah ! J'ai commencé ma vie professionnelle avec des artistes aux antipodes du rap, Arielle Dombasle, Tryo, Natasha St-Pier, Tina Arena, Garou. J'ai passé neuf ans dans ce label de variété, où il y avait peu de musique urbaine. Stagiaire, assistante marketing, puis finalement chef de projet. D'abord pour le label local, puis international, un gros label r'n'b. Je travaillais avec Wyclef Jean, Beyoncé. Pour moi, qui suis fan de pop culture américaine, c'était un rêve éveillé.

Comment fait-on une carrière telle que la vôtre dans une industrie déjà ravagée par la crise du disque ?

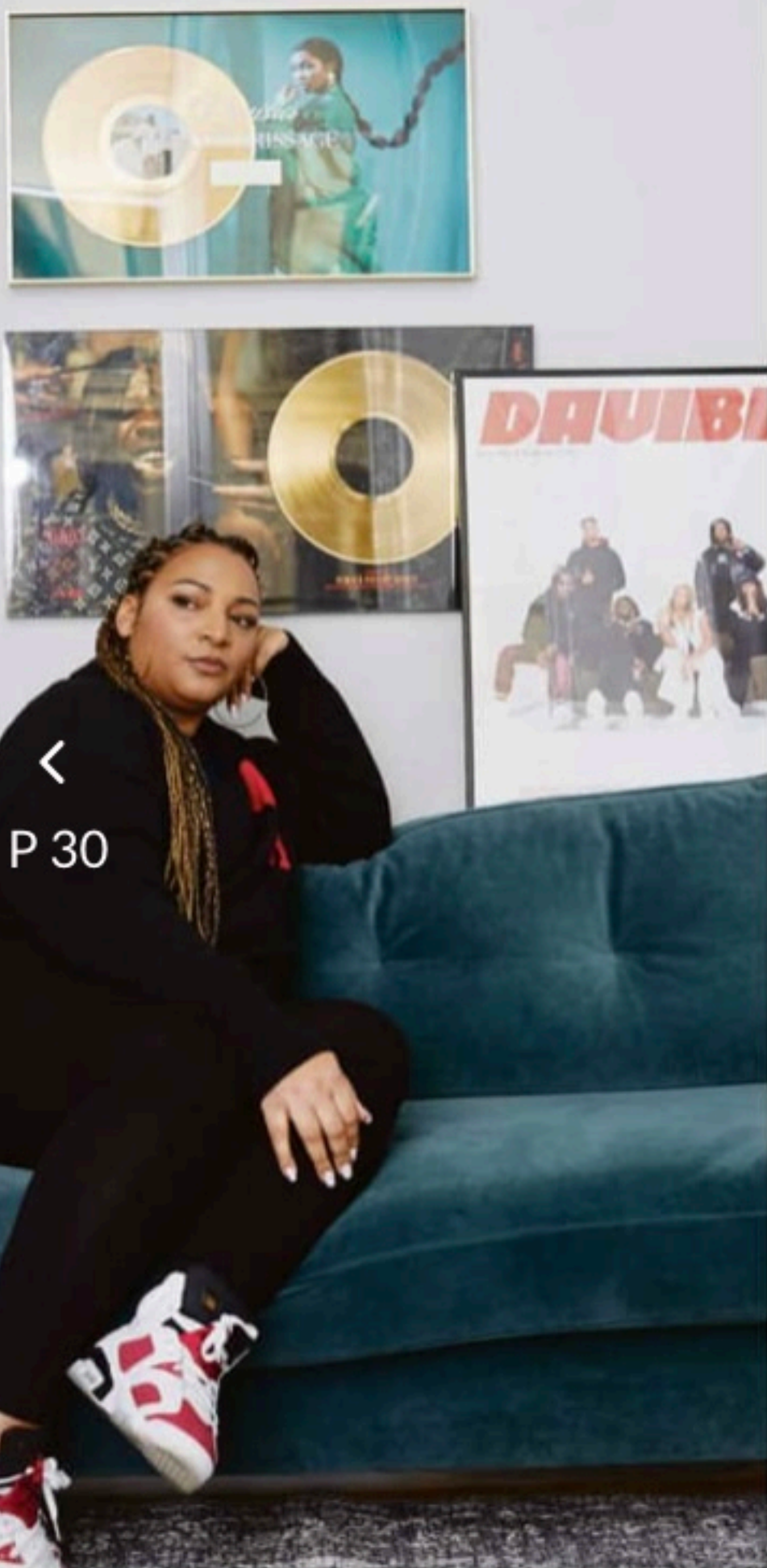
J'ai débuté l'année où le peer-to-peer a commencé à déferler. Les ventes de rap chutaient, c'était le genre le plus téléchargé illégalement. Puis on a tous dû s'adapter, avec sans doute plus de facilité pour nous, les plus jeunes. En 2003, encore stagiaire, c'est moi qui ai montré à ma directrice marketing comment télécharger illégalement ! C'était une autre époque, on envoyait encore des plannings par fax aux artistes... Je les avais convaincus d'ouvrir des boîtes Warner ! J'ai toujours pensé qu'en dépit des difficultés, des pertes de revenus pour certains artistes, la musique resterait quelque chose d'immuable. Et puis iTunes est arrivé, l'avènement du téléchargement légal a redonné un nouveau souffle à notre industrie, et le streaming a révolutionné les codes. C'est un univers qui renait toujours de ses cendres. **Vos rencontres les plus marquantes ?** J'ai été inspirée par les femmes qui dirigeaient les labels par lesquels je suis passée.



P 31

A l'époque où j'y travaillais, Columbia était dirigé uniquement par des femmes, de la directrice de label à la directrice marketing en passant par la directrice de promo. Epic Records était dirigé par Sophie Zannettacci. Le boss de Sony avait choisi uniquement des femmes aux postes décisifs. Elles ont ouvert la voie. Les voir devenir mères, concilier avec

MUSIQUE



<
P 30

destie et un énorme syndrome de l'imposteur. Je leur répète que ce n'est pas parce qu'un environnement nous paraît hostile que nous n'y sommes pas à notre place. Pour que les mentalités évoluent, l'éducation des filles est à revoir. J'ai une fille et je l'éduque comme une guerrière, parfois je me dis qu'elle va être terrible (elle rit).

Quelles sont les rencontres artistiques qui ont marqué des tournants dans votre carrière ?

Après avoir passé un an chez Believe où je m'occupais notamment de Youssoupha, je fais mon premier deal et signe mon premier artiste, Joke. On a fait deux EP, on était numéro 1 sur iTunes, on avait eu la couverture des *Inrocks*, il se passait vraiment quelque chose. A ce moment-là, le producteur m'a dit : «*Merci pour tout, mais maintenant on va chez Universal*». Je l'avais mauvaise mais il a été réglo, il m'a signalé un poste pour lequel je pourrais correspondre. On est tous partis chez Universal du coup ! Quand je suis arrivé chez Def Jam France les choses se sont enchaînées, SCH et Alonzo ont été mes premiers cartons et des étapes cruciales dans ma carrière. Ce sont des artistes avec qui j'ai toujours des relations très fortes. On a vécu nos premières galères ensemble, on sait qu'on part de loin et cela soude ! Avec SCH, j'ai des souvenirs de clips au beau milieu de la montagne en petite équipe, le genre d'ambiance débrouille où on vous demande de porter les batteries des caméras dans des sacs à dos. Au vu de la place qu'a prise SCH aujourd'hui dans le paysage français, c'est d'autant plus gratifiant. Je suis très très fière de leur parcours à tous les deux.

Comment affirmez-vous vos convictions féministes dans un milieu volontiers caricaturé comme machiste ?

On me pose souvent cette question, et c'est toujours l'occasion de rappeler qu'un nombre considérable de femmes écoutent le même genre de musique que moi. Le terme rap regroupe aujourd'hui tellement de choses différentes ! Ça peut être un morceau revendicatif comme une belle chanson d'amour, une déclaration à sa maman. Je suis une féministe engagée et cela n'a rien d'incompatible avec ma carrière dans le milieu rap. Tous les artistes avec lesquels je collabore le savent, il n'y a pas de débat là-dessus. Et malgré les critiques dont ils font souvent l'objet, les artistes de rap font aujourd'hui bien plus attention à la portée de leur propos qu'il fut un temps.

Est-ce que cela entre en ligne de compte quand vous gérez la carrière d'un artiste dans un contexte post MeToo ?

Bien sûr ! On fait tous très attention à ne pas trop heurter les sensibilités, et eux les premiers. Certes, les rappeurs adoptent parfois des codes qui diffèrent de ceux d'autres artistes. Cela n'empêche pas qu'ils aient tous pris conscience de certaines choses. Il y a toujours eu beaucoup de femmes dans l'ombre dans notre milieu, et les artistes sont pour la plupart très respectueux de la gent féminine. Le rap ne diffère pas du reste de la société et je crois qu'il y a eu un vrai éveil des consciences.

Piloté par des hommes blancs qui ne connaissent pas grand-chose aux cultures urbaines, le rap a souvent fait l'objet de critiques quant à son manque d'inclusivité en coulisses. Est-ce que votre réussite

est un symbole d'évolution ?

Oui, je crois que ma réussite en tant que femme noire marque une vraie avancée. Me dire que je suis devenue un *role model* pour certaines, est une incroyable fierté. Pouvoir montrer à des jeunes femmes issues de la diversité et de quartiers comme moi que tout est possible est assez gratifiant. Evidemment il faut s'en donner les moyens, et c'est le message que j'essaie de transmettre. Rien ne tombe du ciel, j'ai travaillé d'arrache-pied, j'ai même la sensation d'avoir travaillé plus que tout le monde. Je n'ai jamais vécu le racisme de façon frontale au cours de ma carrière. Cela s'est toujours passé à travers des non-dits. Pas mal de barrières viennent aussi de nous-mêmes, il faut le reconnaître. La première fois que je suis entrée en comité de direction et que je n'y ai vu personne qui me ressemblait, il a fallu me montrer à la hauteur.

Malgré ces avancées, considérez-vous qu'il reste du chemin à accomplir sur ces questions ?

Selon moi, c'est aussi aux femmes de ne pas tergiverser quand un poste se libère. Le temps de s'interroger sur notre légitimité, un homme nous sera déjà passé devant. Il revient aussi aux PDG et à l'industrie de faire de la place aux femmes, évidemment. De ne pas se dire : «*On ne va quand même pas miser sur une femme, dans quelques années elle va nous pondre un bébé*». Ici, nous avons Marie-Anne Robert, première femme PDG de l'industrie musicale qui est arrivée l'an dernier. C'est inspirant de voir qu'on est plusieurs femmes en comité de direction et que c'est elle qui mène la danse. Quelle classe incroyable ! En voyant ça, on réalise que les choses sont en train de changer.

Que répondriez-vous aux partisans du «c'était mieux avant» qui désespèrent de voir le rap conscient se raréfier ?

Pour moi c'est un courant qui a encore de beaux jours devant lui, comme en témoigne le carton absolu du dernier Orélsan. On aime le rap qui nous fait danser, le rap des bars à chichas et le rap engagé. C'est cette diversité qui est belle.

Quel regard porte une professionnelle telle que vous sur la série *Validé* ?

J'ai beaucoup aimé. Fiction oblige, le trait est grossi, mais c'est assez fidèle à la réalité. Les codes de la rue, les artistes parfois exubérants qu'on doit gérer. Retrouver ça à l'écran, c'était assez magique.

Pourquoi est-ce que, depuis *Diam's*, on peine à assister en France à l'émergence d'une rappeuse star ?

Je cherche activement une artiste féminine. Mais pour moi, *Diam's* n'était pas seulement la meilleure rappeuse, elle était aussi le meilleur rappeur. Une vraie kickeuse. La question de son genre ne se posait même pas, quand il fallait monter sur scène elle démontait tout le monde. Il y a peut-être aussi une forme d'autocensure. Si sur cent mixtapes et démos je reçois un seul projet féminin, je m'estime heureuse. Artistes ou pas, les femmes se posent mille questions avant de se lancer. On en revient à la question fondamentale de l'éducation et à l'apprentissage de la confiance en soi. Après tout, pourquoi une femme ne pourrait pas elle aussi avoir une grande gueule et poster des freestyles sur les réseaux ?

succès les différentes sphères de leurs vies, aller à la découverte d'artistes, mener leur carrière comme on mène une vraie bataille m'a encouragée.

Vous utilisez beaucoup de métaphores guerrières quand vous évoquez l'industrie musicale...

Je suis une compétitrice née. Malheureusement,

c'est quelque chose qui est reproché aux femmes et valorisé chez les hommes. Je crois que c'est un trait de caractère qui a pesé sur ma vie professionnelle comme personnelle. Je fais du mentorat dans l'industrie musicale, et je me rends compte que la plupart des jeunes femmes sont conditionnées pour venir sur la pointe des pieds, avec mo-